

## dossier

# Les forces armées américaines : une hyperpuissance... aux pieds d'argile ?

*Avec un budget de plus de 400 milliards de dollars, en ce non compris les rallonges budgétaires « spéciales Irak », l'appareil militaire américain est sans égal. Il constitue à lui seul plus de la moitié des dépenses mondiales en ce domaine. Ce simple énoncé semble démontrer sans contestation possible à quel point les États-Unis sont devenus l'unique hyperpuissance de ce début de siècle. La machine de guerre est impressionnante, et on ne saurait minimiser sa force. Mais, par un certain nombre d'aspects, cette force apparaît de plus en plus fragile.*

Philippe Lamberts

Contrairement à une idée reçue, les niveaux actuels de dépenses militaires des États-Unis ne sont pas sans précédent. À trois reprises depuis 1945, ils ont connu, en termes absolus, des pics de semblable ampleur : lors de la guerre de Corée (1950-1953), puis lors de celle du Viêt-Nam (1962-1973), puis enfin lors du pic de réarmement de la présidence Reagan (1986-1989). De plus, si on rapporte les dépenses au P.I.B., le ratio est bien plus modeste aujourd'hui : lors du pic atteint lors de la guerre de Corée, les dépenses militaires frôlaient les 15 % du

P.I.B. Le même ratio était encore de 10 % au plus fort de la guerre du Viêt-Nam, et il dépassait encore les 5 % sous la présidence Reagan, alors qu'aujourd'hui, il est plus proche des 4 %.

## UNE MACHINE DE GUERRE

Cependant, les dépenses actuelles recouvrent une réalité bien différente. En l'espèce, jamais l'expression « machine de guerre » n'a semblé aussi appropriée. Plus que jamais, c'est bien la machine qui est à l'honneur. Ainsi, lors des conflits en Corée et au Viêt-Nam, les dépenses

étaient, en valeur absolue, comparables au niveau actuel, elles concernaient à chaque épisode une armée d'active de l'ordre de 3,6 millions d'hommes. Aujourd'hui, le même niveau est consacré à une armée d'active de l'ordre de 1,4 million d'hommes! C'est dire à quel point l'accent est mis sur l'équipement, sur la technologie.

Cette évolution est même sensible pour la période récente. Au cours de la douzaine d'années qui se sont écoulées entre la guerre de libération du Koweït et l'invasion de l'Irak, les forces armées américaines ont encore renforcé leur « va-tout technologique ». Un exemple parlant est celui des bombes lancées par avion : en 1991, les bombes guidées faisaient leur tonitruant début médiatique. Elles ne représentaient cependant alors que moins de 20 % du tonnage lâché sur le théâtre d'opérations, tandis que les tapis de bombes déversés par les B-52 se taillaient encore la part du lion. En Afghanistan et en Irak, la proportion s'est inversée. Aujourd'hui, ces mêmes B-52 (qui, à plus de quarante ans, sont plus âgés que leurs équipages) ne larguent plus que des bombes guidées : par laser, par télévision, par G.P.S...

Qu'il s'agisse des armements eux-mêmes, de la reconnaissance et de la surveillance du champ de bataille, des télécommunications, les forces armées américaines ont clairement fait le pari du tout technologique. En termes d'efficacité militaire, on peut légitimement poser la question du bien-fondé de ce choix. Outre le fait qu'il mobilise des investissements considé-

rables, il ne garantit pas pour autant la domination du champ de bataille : qui peut dire qu'aujourd'hui, après plus de deux ans d'opérations, l'Afghanistan est militairement sécurisé? Et ne parlons pas de l'Irak. Les problèmes que pose le choix du « tout technologique » sont d'ordres divers; je voudrais ici en souligner deux.

Il y a d'abord le problème du facteur humain : s'il est aujourd'hui possible de guider des bombes avec une très grande précision, il convient de bien choisir ses cibles. Or, tant en Afghanistan qu'en Irak, l'armée américaine a commis des erreurs manifestes de ciblage, tuant ici des civils fêtant un mariage, là des troupes alliées!

Ensuite, la technologie montre ses limites lorsque l'adversaire recourt à des tactiques de combat « dissymétriques » : contre un combattant suicide, indistinct d'un civil ordinaire, qui surgit au dernier moment pour se faire exploser contre sa cible, la technologie n'est que de peu de secours. Sans même en arriver à cet extrême, la technologie de pointe n'a pas empêché une unité d'élite de l'armée américaine de tomber dans une meurtrière embuscade dans les montagnes d'Afghanistan, en 2002. La connaissance du terrain et le sens tactique avaient fait défaut.

Et comme chacun sait, cette tendance au tout technologique dépasse le seul département de la Défense. Comme l'ont montré les diverses enquêtes postérieures aux attentats du 11 septembre 2001, la communauté du renseignement a suivi la même évolution, négligeant les moyens

humains, présents sur le terrain, au profit des moyens technologiques. De l'aveu même de responsables américains, cette orientation a été un des facteurs qui a empêché l'anticipation et, à fortiori, la prévention des attentats.

Une machine de guerre sans égale donc, mais en aucune manière omnipotente.

#### UNE ARMÉE TENDUE À L'EXTRÊME ?

Corollaire du recours au « tout technologique », les forces armées américaines ont connu, depuis la fin de la guerre froide, une régression drastique de leurs ressources humaines. Fortes de 2,2 millions de personnes en 1989, les forces d'active ont été réduites de plus d'un tiers, atteignant aujourd'hui à peine 1,4 million d'hommes et de femmes, soit moins qu'après la démobilisation postérieure au second conflit mondial !

Or, s'il est une réalité qui demeure, c'est bien la nécessité, pour contrôler un territoire, d'une présence physique des forces armées sur le terrain. Et s'il est vrai que la technologie démultiplie les capacités du soldat, elle ne change pas les données de base que sont la taille de l'espace géographique à contrôler et ses caractéristiques physiques. De surcroît, les guerres insurrectionnelles rendent plus complexe et plus difficile encore la mission des forces terrestres, qui ne peuvent plus s'opposer à un adversaire organisé.

Alors même que se sont multipliés le nombre et la variété des terrains d'opérations sur lesquels sont déployées les forces américaines, elles ont dû répondre à ces sollicitations avec des ressources humai-

nes réduites d'un tiers. Il semble loin le temps où ces forces armées devaient être en mesure de mener « deux guerres et demie », c'est-à-dire deux conflits majeurs ainsi que des opérations de moindre envergure sur un théâtre périphérique.

En 1990, les forces terrestres américaines — armée de terre et infanterie de marine — comptaient vingt-et-une divisions d'active (plus l'équivalent de quatre autres en brigades indépendantes). Aujourd'hui, il reste de cela onze divisions (plus l'équivalent d'une en brigades indépendantes). Selon cet indicateur, ce n'est donc non plus d'un tiers, mais de près de moitié que les effectifs de combat terrestre d'active ont été réduits. Les coupes ont donc bien frappé au cœur même de l'effectif de première ligne.

Pour la guerre de libération du Koweït, en 1991, les forces armées américaines avaient dû largement puiser dans leur contingent stationné en Allemagne (à l'époque, l'équivalent de cinq divisions) pour aligner le demi-million d'hommes nécessaire. La guerre froide venait de s'achever, et cela ne semblait pas poser de problème. En 2003, pour l'offensive contre l'Irak, c'est moins de la moitié des forces qui ont été engagées, et, malgré cela, l'U.S. Central Command, qui mène les opérations, a tout le mal du monde à trouver les forces. Témoin de cela, l'annonce faite que des troupes ayant déjà séjourné un an dans la région, en 2003-2004, devront y repartir avant la fin de l'année. Plus symptomatique encore est la confirmation discrète que les forces américaines stationnées en Corée du Sud

seront — fait sans précédent depuis l'armistice de 1953 — mises également à contribution.

Ce fait est en lui-même extraordinaire. La chute du rideau de fer qui coupait l'Europe a fait oublier que, en Extrême-Orient, il reste une zone de tension quasi permanente. Dans la péninsule coréenne, deux armées, dont l'une à coup sûr, l'autre probablement, sont dotées de l'arme nucléaire. S'il est un front qu'en aucun cas jusqu'ici les forces armées américaines n'ont pas dégarni, c'est bien celui-là. Et pourtant, en 2004, elles ont bien dû s'y résoudre.

Si l'on s'en réfère à Robert Kennedy, voici peut-être un indice de ce que l'*imperium* américain est en train d'atteindre le point auquel son étendue commence à dépasser ses capacités...

### UNE ARMÉE DE PLUS EN PLUS... CITOYENNE !

Une des mutations les plus profondes qu'ont vécues les forces armées américaines est indiscutablement la part croissante prise par les forces de réserve dans le dispositif global, selon le concept de *Total Force*, vocable qui souligne l'imbrication étroite des composantes active et de réserve dans un ensemble intégré.

Aux États-Unis, les réservistes servent au sein de deux composantes distinctes. Les *Reserves* proprement dites sont attachées aux quatre armes (terre, mer, air et corps des Marines) et placées sous l'autorité directe du Pentagone, au niveau fédéral. La Garde nationale est, quant à elle, exclusivement formée d'unités terrestres

et aériennes, stationnées dans chacun des cinquante États de l'Union et qui, lorsqu'elles ne sont pas mobilisées, sont placées sous l'autorité du gouverneur. À la différence des *Reserves*, uniquement mobilisables par le niveau fédéral (président, Congrès), la Garde nationale de chaque État peut également être mobilisée par le gouverneur<sup>1</sup>. Mis à part cela, le système de fonctionnement est le même.

Les unités constitutives des *Reserves* et de la Garde nationale sont principalement formées de civils qui s'engagent à prester au sein de leur unité des rappels d'un week-end par mois et de deux semaines pleines (le « summer camp ») par an. Ces réservistes sont encadrés par du personnel d'active, affecté directement à chaque unité de réserve.

Qui trouve-t-on au sein de ces unités? En fait, des citoyens ordinaires: des jeunes qui, grâce à cet engagement, vont obtenir de l'État (fédéré ou fédéral) une précieuse bourse pour entamer ou poursuivre des études supérieures; des travailleurs spécialisés — mécaniciens, médecins, pilotes, logisticiens, informaticiens... — qui trouvent de la sorte une manière d'arrondir leurs fins de mois; des anciens militaires d'active, à qui un tel dispositif permet une sortie « en douceur » de la vie militaire... Il s'agit donc d'unités qui, à la différence de celles d'active, vivent en garnison et sont étroitement imbriquées dans les communautés locales où elles sont implantées.

Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, ces unités de réserve étaient sous-équipées, et sous-entraînées, constituant

<sup>1</sup> Ainsi, c'est dans une unité la Garde nationale (Air) du Texas que l'actuel président Bush s'était engagé comme pilote, au cours de la guerre du Viêt-Nam.

une sorte d'armée de seconde zone. Le conflit coréen de 1950-1953 fut un électrochoc : il obligea à la mobilisation de la quasi-totalité des unités de réserve, qui n'étaient en fait absolument pas prêtes au combat. La leçon fut retenue, et au fil des décennies qui suivirent, elles ont été qualitativement renforcées, tant du point de vue de l'équipement que de celui de l'entraînement. Leurs missions ont aussi évolué : si initialement, elles étaient principalement affectées à des tâches de défense territoriale ou de soutien au combat (transport et logistique, administration, télécommunications, médical...), elles ont progressivement pris une part dans le dispositif de combat proprement dit. Ainsi, certaines unités de la Garde nationale furent mobilisées en 1968-1969 pour prendre part à la guerre aérienne au Viêt-Nam. Dès les années quatre-vingt, il est devenu monnaie courante d'équiper ces unités non plus de matériel ancien, déclassé par des unités d'active, mais bien avec du matériel dernier cri, livré d'usine, permettant de la sorte l'intégration technologique avec les unités d'active. De la même manière, les réservistes ont été soumis à une formation et à une évaluation sur les mêmes critères que leurs collègues d'active.

Au sein de l'U.S. Army, composante terrestre, sur les 1 050 000 hommes (active et réserve), il y a aujourd'hui 550 000 réservistes pour... 500 000 soldats d'active, soit l'équivalent de quatorze divisions de réserve pour onze d'active, alors qu'en 1990, le rapport était opposé, avec l'équivalent de vingt-et-une divisions d'active pour seize de réserve. Dans l'U.S. Air

Force, la moitié des quelque quatre-vingts escadrons d'avions de combat appartiennent aujourd'hui à la réserve, alors qu'en 1990, ce n'était le cas que d'un tiers des cent-vingts escadrons alors en service. On le voit, les coupes (les « dividendes de la paix ») ont frappé les unités d'active, laissant quasi intactes les unités de réserve qui, de la sorte, ont vu leur importance croître.

On en est au point que, aujourd'hui, privées de leurs réservistes, les forces armées américaines ne pourraient tout simplement plus envisager d'opérations majeures hors des États-Unis. On ne mesure pas assez l'impact de cette mutation.

Alors qu'auparavant, s'engager au sein de la réserve était un moyen de promotion sociale, sans grand risque, c'est aujourd'hui la garantie quasi certaine d'être, à un moment ou un autre, mobilisé et envoyé dans une zone de combats ; on ne dispose pas encore de chiffres à cet égard, mais on peut imaginer que l'attractivité de ce type d'engagement en sera affectée négativement.

Le recours croissant et récurrent à la mobilisation des *Reserves* ne peut rester sans impact sur l'économie, puisque les personnels sont, en temps normal, des travailleurs, salariés ou indépendants. De par leur contrat, ils sont contraints d'accepter leur mobilisation, et doivent, dans des délais parfois fort brefs (quelques semaines tout au plus) tout laisser — famille, travail... — pour rejoindre leur unité. La durée de la mobilisation étant, en outre, de plus en plus variable, en raison des extensions initialement impré-

vues, la gestion des absences professionnelles peut poser de sérieux problèmes.

Enfin, on connaît la grande sensibilité du peuple américain aux pertes humaines endurées par ses troupes ; cette sensibilité est naturellement rendue d'autant plus aiguë que le mort ou le blessé n'est plus seulement le soldat until de Fort Benning en Géorgie, mais le collègue, la voisine, le garagiste, la dentiste du quartier, rappelé pour servir en Irak ou en Afghanistan.

Même s'il est trop tôt pour évaluer les effets de cette transformation, il est peu vraisemblable qu'elle ne marque pas la société américaine.

#### UNE ARMÉE PRIVATISÉE ?

Le quatrième et dernier élément que je voudrais souligner ici a été rendu particulièrement visible par la controverse sur les tortures à la prison d'Abou Ghreib à Bagdad. Il s'agit d'une autre conséquence de la réduction drastique des ressources humaines de l'armée : la privatisation d'un nombre croissant de fonctions.

Dans les années quatre-vingt, il est devenu courant que des fonctions de support — par exemple, la maintenance technique des installations, voire de matériels comme les avions d'entraînement ou de soutien — soient confiées à des firmes privées. Cela ne posait pas vraiment de problème, dans la mesure où il s'agissait de fonctions liées à des installations fixes, implantées la plupart du temps aux États-Unis, c'est-à-dire loin de toute zone de combat. Avec le temps et les coupes dans le personnel, cette privatisation s'est progressivement étendue à des rôles plus

sensibles, comme le gardiennage d'installations militaires.

Ce que l'occupation de l'Irak met cruellement en lumière est que les États-Unis ont sauté le pas, en privatisant désormais des missions purement militaires, par exemple dans le domaine du renseignement militaire. En d'autres temps, la protection des personnels civils de l'autorité occupante eût été assurée par des militaires ; ce n'est plus le cas aujourd'hui. Plus grave : selon une enquête du journal *Le Monde*, des membres de sociétés spécialisées américaines accompagnent — voire dirigent — des unités d'active au combat ! On évalue actuellement à trente-mille les « militaires civils » — en bon français, on appelle cela des mercenaires — opérant actuellement en Irak pour le compte des puissances occupantes. En termes numériques, ils constituent la deuxième armée occupante du pays, tout en n'ayant de comptes à rendre qu'à leurs employeurs ! Ceux-ci sont, selon les cas, des armées proprement dites, l'autorité occupante mais aussi, bien entendu, les sociétés privées venues profiter de l'aubaine (?) irakienne.

#### CONCLUSION

Sortir du simplisme, qui fait de la puissance militaire américaine soit la machine de guerre omnisciente et omnipotente, soit un « tigre de papier », symbole d'un empire décadent : tel était le but de ces quatre éclairages. J'espère qu'ils pourront contribuer à ce que le lecteur se forme sa propre opinion. ■

9 juin 2004